



A Londres, sous l'une des tentes installées sur Regent's Park, deux toiles de Dee Ferris, « Lounge Lover » et « Blue Milk ». Posée au sol, « Nia », sculpture miniature de Tomoaki Suzuki.
LEON NEAL / AFP

A Londres, deux Frieze valent mieux qu'une

Le rendez-vous britannique des acheteurs d'art se déploie avec succès sur Regent's Park, jusqu'au 20 octobre

Arts

Londres

On se souvient du marchand britannique Leslie Waddington, plutôt spécialisé dans le « classique moderne » que dans les diabolos ultra-contemporains, pestant lors du vernissage de la première foire Frieze, il y a plus de dix ans, contre tous ces

gugusses qui buvaient de la bière sur les stands. Qu'il se rassure, ils ont découvert le champagne. La foire londonienne est entrée dans l'âge de raison. Les foires, plutôt, puisque depuis 2012 une seconde tente est venue s'installer sur Regent's Park

Car oui, on peut montrer un Jeff Koons (cinq en réalité, chez le marchand Larry Gagosian, à plus ou moins 20 millions, de dollars – 15 millions d'euros – pièce) sous un tipi. Ou un Brueghel (6 millions seulement, mais de livres sterling – 7 millions d'euros) sous un autre. Surtout quand ils ont été conçus par des architectes de renom, sont sécurisés et climatisés.

Mais pour comprendre la différence entre les deux foires, pourtant organisées conjointement et par les mêmes, il suffit de regarder la librairie située aux entrées, l'excellente Walther Koenig. Dans Frieze Masters, qui couvre l'art de l'antiquité aux contemporains devenus classiques, des ouvrages de référence, plutôt réservés aux érudits. Dans l'autre, plus jeune par sa clientèle et les artistes présentés, les tra-

voux les plus anciens sont une assez belle collection des affiches produites par l'Atelier populaire des Beaux-arts en mai 1968. *Otempora, o mores...*

L'idée de créer une seconde foire témoigne de la pugnacité d'Amanda Sharp et de son complice Matthew Slotover. Après avoir créé une revue éponyme, *Frieze*, vite devenue une référence, ils ont eu l'idée de l'accompagner d'une foire à Londres. A l'époque, peu y croyaient, mais elle est rapidement devenue un succès, au point qu'ils ont pu en exporter le concept à New York – les jeunes ne doutent de rien ! – avec profit. Et, puisque attirés par la clientèle qu'ils avaient su révéler, d'autres Salons, plus classiques, sont venus chasser sur leurs terres, ils ont décidé de leur tailler des croupières en organisant ce fameux Frieze Masters.

Avec des résultats qui dépassent sans doute leurs espérances : « *Je pense qu'ils ne vont pas tarder à concurrencer Maastricht* », dit le spécialiste de la Renaissance italienne Giovanni Sarti, faisant allusion à un des meilleurs rassemblements de marchands du monde. Un Salon qui se tient annuellement en Hollande, mais dont il pense que les clients commencent à se lasser : « *Il faut se mettre à leur place. Maastricht est une très jolie ville, mais comparée à Londres...* »

D'autant que le principe qui a présidé à Frieze Masters est exactement l'inverse de celui de Maastricht. Dans ce dernier cas, on a pro-

gressivement ajouté de l'art contemporain à de l'art ancien. A Londres, c'est le contraire qui s'est produit. Cela donne des stands consacrés à l'art du XX^e siècle de bien meilleure tenue. On pense notamment à ces Wifredo Lam chez Gmurzynska ou à cette série de dessins de Malevitch dévoilée par la galerie Annelly Juda. Lesquels voisinent avec un coffret en ébène incrusté de corne et d'os, travail florentin du XIV^e siècle, juste à côté, chez Sam Fogg. Ou à cet ensemble de Fontana réuni par Tornabuoni. Et, plus drôle encore, à ces redécouvertes, par Frank Elbaz ou la galerie Espavision, de travaux d'artistes conceptuels ou de performeurs des années 1970, Tomislav Gotovac dans le premier cas, Nil Yalter dans l'autre, aujourd'hui présentés autant comme des classiques que comme des précurseurs.

La « foire des vieux », si on ose dire, est agréable à visiter, aérée, et il est toujours stimulant de passer en deux mètres d'un Calder à un

Des dessins de Malevitch voisinent avec un coffret en ébène incrusté de corne et d'os du XIV^e siècle

Cranach. Ou de profiter de découvertes que les marchands d'art anciens réservaient naguère à la biennale des antiquaires de Paris ou à la foire de Maastricht. Le Brueghel, par exemple, une des multiples versions que le fils (les Brueghel peignaient en famille) déclina à partir de l'idée de son père de représenter *Le Recensement de Bethléem*, jamais passé sur le marché puisque transmis de génération en génération dans la même collection batave depuis 1611, date de sa sortie de l'atelier !

Ou ce Monet, *Eglise de Varengeville, soleil couchant*, pas exposé depuis un siècle... Paradoxalement, ce retour à l'histoire de l'art passe assez mal dans la presse britannique : en témoigne un article au vitriol de notre confrère du

Guardian, qui regrette que l'histoire de l'art soit transformée en « *vaste supermarché élitiste* ». On lui fera respectueusement remarquer que ce n'est pas un scoop. Cela dit, ce qui se joue à Londres n'est pas bénin : le jour où on achètera un Brueghel (ou un Vélasquez) au prix d'un Jeff Koons, on assistera peut-être à quelques intéressantes réévaluations...

Mais à trop rêver devant les vieux, on en oublierait presque les jeunes, qui piaffent sous l'autre tente. Il y a du bon, et du moins bon. Cependant, pour les 60 000 visiteurs attendus, l'ensemble est bien plus lisible que par le passé : vingt-cinq stands de moins – soit 152 exposants pour cette édition – et des allées élargies, moins de « people », plus d'effort, comme si les jeunes galeristes voulaient être au diapason de leurs aînés. Et toujours, en farfouillant un peu, des découvertes. Comme celle de Laure Prouvost, la seule française à pouvoir prétendre au prestigieux Turner Prize, puisque installée à Londres depuis belle lurette, et dont on reparlera. ■

HARRY BELLET

Frieze Art Fair et Frieze Masters, jusqu'au 20 octobre, Regent's Park, Londres Friezelondon.com